

PARAPHRASE SUR LA CHANSON CANADIENNE

Les chants populaires se prêtent aux fugues de la pensée comme aux paraphrases de la musique.

Des voix intérieures, la voix du patriotisme pardessus toutes les autres, en entonnent un en ce moment dans ma tête. Air familier que répètent parallèlement les échos des campagnes de France et de Canada; gai comme un éclat de rire; vif comme un pas redoublé militaire; si facile que les sourds seuls peuvent prétendre à l'ignorer. . . . Deux phrases de seize courtes mesures, où la tonique, la tierce, la quinte font presque tous les frais, sans notes sensibles pour la peine: facture si peu compliquée qu'un cor de chasse en aurait raison. — Des paroles, on n'en sait guère qu'un ou deux couplets sur la douzaine, et encore avec quelques cuirs à la clef: "Lui y a-t-un pommier doux!" Mais la mélodie a peut-être déjà fait le tour du monde: nos bateliers l'ont entonnée en franchissant les cataractes du Nil, et chaque année la musique de quelque frégate étrangère l'ajoute à son répertoire pour l'emporter au loin.

Faisons un rapide tour de clavier à la poursuite de ces notes légères dont les crochets semblent des ailes. Une! deux!... une! deux!... Et "vole, mon coeur vole!..." Naïf "sursum corda" de tout un vaillant petit peuple, que nos mères nous ont appris dès le berceau, et qui, devenus hommes, nous remue profondément quand il éclate en bruyante fanfare dans nos réjouissances publiques. Dès la première mesure, tous les fronts se dérident comme à l'apparition d'une noce au village. Dites donc, cousins de Normandie qui le chantez aussi, vous fait-il encore le même effet?...

Chez nous, il termine invariablement nos fêtes précédé de l'austère "God save the Queen!" Le rapprochement est assez piquant: la reine d'Angleterre et l'humble femme canadienne réunies dans un commun hommage, dicté par la loyauté et par la galanterie, bien mérité dans les deux cas, puisqu'il nous est permis de célébrer en même temps, chez l'une et chez l'autre, le sentiment de la vie domestique, les vertus de l'épouse et de la mère portées à leur apogée, et puisque la Canadienne, en prodiguant les otages à la patrie, ne fait après tout que suivre l'exemple de la première femme d'Angleterre, qui est en train d'asseoir sur des trônes ses neuf enfants et ses quinze petits-enfants et dont la famille couvre déjà presque tout l'Europe monarchique: ce qui est une diplomatie comme une autre.

La mode, chez nous, est de se lever et de se découvrir pendant qu'on joue l'antienne royale. Il y a de la contrainte dans ce cérémonial; aussi évoque-t-il des pensées graves. La musique, pleine de déplacements harmoniques d'une richesse bizarre, est à l'unisson des sentiments divers qui agitent les coeurs. Chargée de "spleen" et de névrose, elle plait à l'âme saxonne, à tous ceux qui se réclament de cette race forte et impassible à laquelle appartient l'univers colonial; mais pour le vaincu, elle dure trop: la lenteur voulue de ces notes lourdes, traînantes, qui rendent des sons de ferraille et produisent l'illusion du roulement d'un train d'artillerie, donne à sa pensée le temps de remonter le siècle et de se reporter aux scènes affolantes de la conquête. Dans

cette intercession d'un peuple pour son souverain, il démêle des voix lamentables, des sanglots déchirants, des douleurs de veuves et d'orphelins, des cris de vengeance patriotique. Le descendant des vaincus revoit, en écoutant cette musique, Québec en flammes, Montcalm expirant, le drapeau français arraché de la cadavre, les familles dispersées, la colonie recommençant en quelque sorte l'existence sous le régime de la loi martiale, puis le "struggle for life", les luttes corps-à-corps pour remplacer la liberté nationale perdue par les libertés constitutionnelles, et ça et là la tragique silhouette d'un échafaud politique élevé comme un monument à l'idée de résistance à l'oppression, de légitime indépendance, d'immolation patriotique que notre race a emportée avec elle sur ce continent. — 1760, 1791, 1837, 1885 résumés en deux portées de musique!... On se sent presque lâche et dégénéré face à face avec ces rudes souvenirs: l'héroïsme du passé fait rougir le prosaïsme du présent. A l'époque des tourments politiques, peut-être verrait-on ça et là dans cette foule debout, tête nue, des fronts couverts de honte et des poings crispés derrière le dos, et ailleurs des visages patibulaires d'espions cherchant le Guillaume Tell qui refuserait d'ôter son chapeau, et courant le dénoncer au tyran...

Mais soudain la musique change: l'orchestre attaque la joyeuse chanson canadienne. Cette délicate attention chasse le mauvais rêve, dissipe l'impression fâcheuse. A la sanglante vision succède un riant décor; le ressentiment fait place à l'espérance. Certes, nos malheurs ne sont pas de ceux qui s'oublient, et nous ne les avons pas oubliés. "Je me souviens", telle est la devise de la province de Québec. Seulement, nous avons bravement pris notre parti, loyalement, sans arrière-pensée. . . . A quoi bon irriter ses blessures, s'empoisonner le sang? . . . Surtout au sein de cette paix bourgeoise que nous goûtons aujourd'hui. . . . Québec déborde hors de ses vieux murs, sa citadelle n'est plus qu'un reliquaire de boulets, ses batteries qu'un décor muet dans le paysage. . . . Ah! les 60,000 vaincus de 1760 ont bien employé le temps; sans renfort d'immigration étrangère, par eux-mêmes, ils sont devenus archimillionnaires, en nombre. . . . sinon en argent. Aussi, pénétré de reconnaissance, héritier de la galanterie française, notre petit peuple pousse-t-il son premier vif en l'honneur de ses femmes. Comme son légendaire aïeul Roland à Roncevaux, sonnant de l'oliphant jusqu'à ce que son coeur éclate, il s'époumonnera, s'il le faut, en chantant à tue-tête, sous le vaste pourpre du ciel: VIVE LA CANADIENNE!

ULRIC BARTHE.

JOURNAL — JOURNALISTES

Si Saint Paul vivait de nos jours, il se ferait journaliste.

* * * Mgr Ketteler.

Je ne vois pas qu'il y ait meilleure oeuvre que celle-là, (le journal).

* * * M. Chesnelong.

Le journal est le canon de la pensée.

* * * Abd-el-Kader.

Chaque pensée semée par un journal est une graine qui produira tôt ou tard des fruits bons ou mauvais.

Pierre Legai.

* * * Le journal est une arme de précision.

Louis Vuillot.

Au nombre des moyens des plus aptes à défendre la religion, il n'en est pas, à notre sens, de plus approprié à l'époque actuelle ni de plus efficace que la presse.

Léon XIII.

La presse est le centre des luttes acharnées, qui s'accusent chaque jour davantage.

Cardinal Pie.

Ceux qui écrivent sans parti-pris sont presque aussi rares que le dalhia bleu.

Benjamin Sulte.

Le panier du journaliste est un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité contemporaine.

E. G.

L'AMBITION

La seule ambition convenable à un honnête homme, c'est: ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou des choses écrites dignes d'être lues.

Pline le Jeune.

L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

La Bruère.

Le châtimement des ambitieux est qu'il ne leur suffit bientôt plus de jouer un personnage (il y en a tant!) mais qu'ils enragent de n'être pas l'unique personnage sur lequel se concentrent tous les regards.

L'ambition est timide quand elle cherche, superbe et audacieuse lorsqu'elle a trouvé.

Un ambitieux est un aveugle monté sur des échasses.

Me Wollez.

AUMONE

Lequel devrait être le plus honteux, de celui qui demande ou de celui qui refuse?

J. Sandeau.

Dans la charité, il ne saurait y avoir d'excès.

Bacon.

Il y a cinquante personnes qui feignent d'être généreuses; il y en a cinq, qui le sont.

Vous demandez ce qu'il faut faire quand on a un grand chagrin? Chercher quelqu'un qui en ait un plus grand; aller à lui, lui donner de l'argent s'il est pauvre, lui donner du courage s'il n'a pas besoin d'argent; trouver les motifs de réconfort, d'espérance, qui peuvent rester à ce malheureux; ne le quitter qu'après avoir ramené un peu de sérénité sur son visage; et, en s'en allant, on est tout surpris de se sentir soulagé soi-même: rien ne console comme de consoler.